

Devenir romancier

Réal Ouellet, *L'aventurier du hasard*, Sillery, Septentrion, 1996, 438 p.

Gilbert Dupuis, *L'étoile noire*, Montréal, VLB éditeur, 1996, 208 p.

Danielle Roy, *Un coeur farouche*, Montréal, VLB éditeur, 1997, 304 p.

Frédéric Martin

Numéro 86, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39206ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, F. (1997). Compte rendu de [Devenir romancier / Réal Ouellet, *L'aventurier du hasard*, Sillery, Septentrion, 1996, 438 p. / Gilbert Dupuis, *L'étoile noire*, Montréal, VLB éditeur, 1996, 208 p. / Danielle Roy, *Un coeur farouche*, Montréal, VLB éditeur, 1997, 304 p.] *Lettres québécoises*, (86), 16-17.

Réal Ouellet, *L'aventurier du hasard*, Sillery, Septentrion, 1996, 438 p., 25 \$.
Gilbert Dupuis, *L'étoile noire*, Montréal, VLB éditeur, 1996, 208 p., 19,95 \$.
Danielle Roy, *Un cœur farouche*, Montréal, VLB éditeur, 1997, 304 p., 24,95 \$.

Devenir romancier

Quand les auteurs de premier roman ont de grandes ambitions.

ROMAN
Frédéric Martin

LE 28 JANVIER 1665, à l'âge fort avancé de soixante-dix ans, Isaac de Lom d'Arce, qui avait acquis depuis peu la baronnie de Lahontan, épousait en secondes noces Jeanne-Françoise de Couttes. En neuf années de mariage, Lom d'Arce eut le temps de faire cinq enfants dont Louis-Armand, né en 1666 et mort vers 1715 — en tout cas avant 1716 —, déduit-on à partir de certains recoupements. Le baron Louis-Armand de Lahontan reste une figure méconnue ; il joua cependant un rôle intellectuel assez important au tout début des Lumières, puis retomba dans l'anonymat avant de mourir à la cour de Hanovre : c'est le héros de *L'aventurier du hasard*, le premier roman de Réal Ouellet.

Un défi relevé finement

Avec Lahontan, Réal Ouellet, bien que professeur de littérature à l'Université Laval et spécialiste de la Nouvelle-France, s'attaquait à forte partie. Certes, il connaît son objet, car il a publié les *Ceuvres complètes* de cet auteur en 1990. Mais il appert que le baron de Lahontan fut en son temps un personnage insaisissable, qu'il a laissé à travers les siècles un souvenir imprécis, et qu'aujourd'hui son seul signe distinctif reste, pour plusieurs, son séjour en Nouvelle-France.

Ce continent neuf, dont il avait entendu parler dès l'enfance par nul autre que Jean Talon, un ami intime de son père, c'est en jeune militaire de dix-sept ans que l'aborde le baron de Lahontan. Il court l'Amérique pendant dix ans, puis doit s'exiler au Portugal pour ne pas être jeté en prison. Commencent dès lors des années d'errance durant lesquelles il sillonne une partie de l'Europe. On le voit ainsi à Rotterdam, à Copenhague, à Paris, à Saragosse, à Lisbonne... Libre penseur, satiriste, aventurier, peut-être même espion, Lahontan fait un personnage hautement romanesque. Parce que désargenté, il travaille, aux Pays-Bas, auprès d'un imprimeur, puis devient écrivain. Après la publication, vers 1700, des *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale* et des *Mémoires de l'Amérique septentrionale* — des livres qui rendront leur auteur célèbre, mais qui auront aussi de nombreux détracteurs, surtout en France —, paraissent ses *Dialogues avec un sauvage* suivis de *Voyages au Portugal et au Danemark*. On peut dire que ses *Dialogues* ont fondé le mythe du bon sauvage...

Malgré que ses trois ouvrages soient autobiographiques, le Lahontan intime se dérobe. C'est que dans ses écrits — qui ont attiré l'attention du philosophe Leibniz —, l'homme observe, fait des commentaires à caractère politique et ethnographique, mais au bout du compte se livre peu. Et il n'a guère laissé de documents personnels. Réal Ouellet doit donc remplir une multitude de cases, inventer tout en restant le plus près possible de ce personnage bien réel. Or, en plus d'avoir été fort discret sur plusieurs de ses activités — ainsi on ignore tout de ses plus que probables activités d'espionnage, et on ne connaît pas son rôle à la

cour de Hanovre —, le cher baron a été considéré par certains historiens comme un fabulateur. S'attaquer à un tel sujet constituait pour le moins un beau défi littéraire, et Réal Ouellet le relève assez finement. On remarque bien certaines ruptures de ton, des dialogues parfois languissants, des maladroites et des lourdeurs ici et là. Mais l'ensemble est plutôt captivant, et a d'ailleurs tout, malgré l'érudition manifeste de l'auteur, pour séduire un vaste public.

Le fantôme de Borduas

Avec *L'étoile noire*, Gilbert Dupuis, connu comme auteur dramatique (notamment pour *Mon oncle Marcel qui vague vague près du métro Berri*, l'Hexagone, 1990), défend un projet tout aussi passionnant. Il y est question du célèbre libraire Henri Tranquille, du non moins célèbre Paul-Émile Borduas (qui a effectivement peint *L'étoile noire*, en 1957), d'un ministre de la Culture pas très net, d'un faux Allemand, de trois cahiers Leacock, Leacock & French... Importants, ces cahiers. Le récit délivré par Émile Bordeleau, le narrateur — ou l'un des narrateurs, faudrait-il peut-être préciser —, occupe le deuxième. Le premier cahier, « celui qui est insaisissable, qui fonde les deux autres », contient un essai écrit par May Wright, la mère de Bordeleau, et intitulé *Histoire sensible d'un être de connaissance, une approche ludique de la vie et l'œuvre de Paul-Émile Borduas*. Reste le troisième, mais c'est une autre affaire.

L'action se déroule... À croire Henri Tranquille, toute l'action s'est déroulée dans la salle des archives de la Bibliothèque centrale de Montréal. « Émile ne l'a pour ainsi dire jamais quittée », prétendra le libraire. La Bibliothèque, c'est presque le salon d'Émile. Ce jeune homme de vingt-deux ans est d'une espèce rare : il « pense ». À ses parents, généralement. Installé dans la salle des archives parce que, dit-il, « la Bibliothèque centrale renferme la clef de la disparition de mes parents ». On se demandera par contre ce que trame là « Herr Louis », l'encadreur. Et Jean-Paul Messier, l'attaché politique du ministre de la Culture ?

Fait semblant de chercher une idée pour relancer la carrière politique de son boss. [...] Oui, il prépare les discours de l'honorable élu. Ça le gaze profondément, et comme il est souvent à court de verve, il me refille le boulot.

Beau prétexte — ce qu'Émile ignore. En vérité, la Bibliothèque est un centre névralgique et Caïus Renaud, personnage capital du roman — il commente, à l'intention d'Henri Tranquille, le cahier rempli par Émile —, y a son bureau.

Mais si quelque chose a lieu, c'est à cause du tableau de Borduas. Pour



Gilbert Dupuis

les fins de son roman, Dupuis dote *L'étoile noire* d'un étrange pouvoir subversif, d'une énergie ouvrant les portes de la « connaissance sensible » ; l'œuvre ferait accéder à une autre dimension de la conscience. Avec sa toile — en quelque sorte une pierre philosophale des temps modernes —, Borduas aurait en somme résolu la quête des alchimistes, des surréalistes et des automatistes réunis, et une foule de personnes la convoitent depuis longtemps. Sur ces personnages et leurs rapports avec l'œuvre, les archives de la Bibliothèque regorgent de renseignements...

Aux friands d'étiquettes, on dira que ce roman de Dupuis relève du *thriller* philosophique et esthétique. C'est surtout, dans le vrai sens de l'expression, un texte polysémique. *L'étoile noire*, qui appartient aujourd'hui à la collection du Musée des beaux-arts de Montréal, Gilbert Dupuis l'a utilisée magnifiquement comme matière romanesque. Il a utilisé, aussi, le manifeste du *Refus global*, l'effervescence sociale et politique de la fin des années soixante, l'œuvre d'Hubert Aquin, le personnage réel d'Henri Tranquille... Une foule de références s'enchevêtrent ici, pour former un roman étonnamment construit et assez érudit, extrêmement ludique aussi, qui semble parfois vouloir se déployer comme une spirale. Et dont la conclusion, inattendue, viendra révéler la mordante ironie.

L'amour à dix-huit ans

Un cœur farouche, qui a valu à Danielle Roy le dernier prix Robert-Cliche, est une entreprise autrement modeste. L'auteure, qu'on a aussi connue comme comédienne (dans le téléroman *Rue des Pignons*, notamment), situe son action en 1964 et s'intéresse à une jeune étudiante en art dramatique de dix-huit ans. Elle s'appelle Roseline

Mathieu, elle est dotée d'un tempérament très romanesque, et sa virginité l'embarrasse. Car Roseline est encore vierge en effet, et a décidé qu'elle ferait le grand saut cette année ou jamais. Reste à savoir avec qui.

Le beau David Ziegler, professeur de violon, semble tout désigné. La victime toute désignée, aurait-on envie de dire, mais ce ne serait pas gentil. La jeune fille a donc jeté son dévolu sur ce prof marié, trente ans, deux enfants, qui l'a remarquée aussi. Malheureusement pour Roseline, toutes les filles de l'école le convoitent, et en plus elle sait qu'il a eu quelques aventures extra-conjugales. Aussi craint-elle de représenter pour cet homme un simple passe-temps.

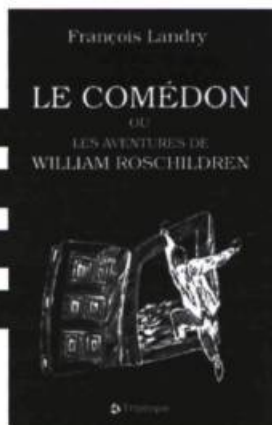
L'anecdote est, on en conviendra, des plus minces. Dût-il se décliner en trois temps — avant, pendant, après —, pareil sujet — perdre sa virginité — ne mérite sûrement pas trois cents pages (à l'origine, le manuscrit en comptait une centaine de plus !). D'autant qu'on se lasse très rapidement des atermoiements de l'héroïne, de ses raisonnements de midinette, de sa virginité sempiternellement ressassée. Et il faut bien le dire : pareille problématique, surtout abordée comme elle l'est ici, ne fait plus tellement sens aujourd'hui. Danielle Roy a beau y mettre un enthousiasme quelque peu tapageur, ponctué d'épithètes semées à tout vent, cet enthousiasme n'est pas contagieux. Quand on lit *Un cœur farouche* parallèlement aux (premiers) romans de Réal Ouellet et de Gilbert Dupuis, on se dit que ceux-ci auraient été des prix Robert-Cliche plus convaincants. Et on ne peut que souhaiter que des manuscrits de cette trempe soient soumis aux prochains jurys.



Danielle Roy

TRIPTYQUE

2200, RUE MARIE-ANNE EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2H 1N1
TÉLÉPHONE ET TÉLÉCOPIEUR : (514) 597-1666



François Landry LE COMÉDON

ou
Les aventures de William Roschildren

Roman
411 p., 20 \$

« Un formidable suspense... une bonne dose d'humour, un grand pouvoir d'évocation. »

Louise Villemaire

« Un roman policier parfaitement bien ficelé qui présente l'un des duos de personnages les plus réussis de la littérature québécoise... Un vaste édifice percé de couloirs et de chambres secrètes. »

Marcel Olskamp, Spirales



Pierre Chatillon L'ENFANCE EST UNE ÎLE

Nouvelles
183 p., 18 \$

Dans ce dix-septième ouvrage de Pierre Chatillon, on retrouve des histoires qui, avec beaucoup de fantaisie, remettent en question la notion de fiction mais qui parlent aussi d'amour, de peinture, de musique, et qui, comme tous les livres de Chatillon, sont une célébration de la nature. Des histoires qui souvent évoquent avec ferveur l'enfance.



Raymond Lévesque ON PEUT PAS TOUT DIRE

Textes réunis par Sylvain Rivière
270 p., 25 \$

Non pas une étude exhaustive de l'œuvre de Raymond Lévesque et encore moins de l'homme, Sylvain Rivière brosse « un portrait honnête, tout simplement ». Par ses textes choisis, le chansonnier nous livre dans ses mots un survol de sa carrière, ses réflexions sur une trentaine de thèmes donnant sa vision de la vie, des choses et des êtres. Suivent des témoignages de ceux qui l'ont connu, aimé et respecté, l'album de famille et de carrière ainsi que des poèmes, chansons, textes de théâtre et monologues.



Joël Des Rosiers THÉORIES CARAÏBES

Poétique du déracinement
Essai
258 p., 25 \$

J'appelle théories caraïbes les groupes d'hommes en larmes, nègres marrons affolés d'amour qui, d'une rive à l'autre, jettent leur langue nationale dans l'eau salée, dans la bouche ouverte, sans fond, de l'abysse.

« M. Des Rosiers a plus d'une selle à son cheval de bataille ou plus d'une corde à son arc d'essayiste. Il a d'abord un style. On n'est pas poète pour rien et les idées sont ici portées par une langue explosive, féroce et jouissive. »

Robert Saletti, Le Devoir